

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Samedi 26 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Samedi 26 octobre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Famille royale \(France\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1850-10-26

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2901, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, samedi 26 Oct. 1850

Il gèle très fort comme si j'avais besoin de cela pour être bien aise de retourner vous voir.

J'ai déjeuné hier à Lisieux avec 25 personnes, toujours à peu près les mêmes. La

nomination du général Schramm, c'est-à-dire la retraite du Le général d'Hautpoul était bien accueilli. Il n'y a que deux opinions sérieuses ; celle des gens qui ne veulent que l'ordre, et point de mouvement, et celle des gens qui voudraient bien un bon mouvement, mais qui ne voyant rien de prêt, ni de probable veulent ajourner le mouvement et avoir au moins l'ordre. Pour ces deux opinions, qui sont toute la force du gouvernement d'accord de l'assemblée et du président est tout. On le croit rétabli pour trois mois, et on est content. Comme on peut l'être ; car le mécontentement est toujours le fond. Singulier contraste ! Ce pays-ci est plein d'intelligence et de bon sens comme spectateur ; point du tout comme acteur.

Un de mes meilleurs amis, le baron de Daunant, de qui en a inséré, il y a quelque temps dans les Débats, ce qui a été dit de mieux sur le Roi Louis Philippe, m'écrit de Nîmes : " Je n'ai qu'un regret amer, ce sont les 24 dernières heures de ce beau règne. Mais il s'était formé à Paris et dans les environs une atmosphère qui dénaturait tous les objet, si on avait pu voir à 30 lieues au delà, ils auraient paru sous leur vrai jour. Ce n'est, je l'avoue, qu'avec une sorte d'indignation que j'ai lu dans des articles ou des brochures écrits par des conservateurs, que l'abdication était, au 24 février, la seule voie possible ; ce qui veut dire qu'il n'y avait autre chose à faire qu'à consommer la ruine et le déshonneur du trône et du pays. Ceux qui écrivent de pareilles choses les avaient à coup sûr, conseillées. Mais, même en ce cas, ils feraient beaucoup mieux de se taire ; car quel est l'homme de bon sens qui travaillerait à la restauration d'un gouvernement décidé à se retirer devant une émeute de coupe-jarrets, mal combattue, et fût-elle même accueillie, par la partie la plus stupide de la population parisienne ? "

Ce qu'on me disait hier à déjeuner, et ce que m'écrit M. de Daunant, tenez pour certain que c'est, sur le présent, et sur le passé, la sentiment général des honnêtes gens.

10 heures

Je reviens mercredi. C'est-à-dire que je pars mardi soir, et que je serai Mercredi chez vous, avant une heure. Mes amis ont tort de regretter mon billet à Morny. Je ne le regrette pas du tout. Je n'ai pas la prétention que mes paroles ou mes démarches ne fassent pas crier, ni même qu'elles n'aient aucun inconvénient. Ce que je veux, et ce qui suffit, c'est qu'elles aient plus d'avantages que d'inconvénients, et qu'elles fassent faire un pas vers le but. Plus mon but est avoué et public, et il le sera de plus en plus, plus il m'importe qu'on ne se méprenne pas sur mon sentiment et mon attitude du moment, et que je sois, pour la sentiment et cette attitude, en accord avec le gros bon sens du grand public, qui est celui qui agit en définitive et sur lequel il faut être en mesure d'agir ; ce qu'on ne peut pas faire au moment décisif si l'on n'a pas, d'avance et le long du chemin, gagné sa confiance en lui persuadant bien qu'on a autant de bon sens, en ayant plus de prévoyance que lui. Je vous en dirai plus long à ce sujet, quoi qu'en voilà déjà assez long.

Je ne m'étonne pas que Thiers m'attaque à cette occasion. Il n'en manquera pas une bonne ou mauvaise. Les bonnes, par espérance d'en profiter ; les mauvaises, par humeur. Adieu, Adieu.

Bientôt nous causerons au lieu d'écrire. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 26 octobre 1850, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1850-10-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3583>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 26 oct. 1850

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Bourquoy a été reçu avec
honneur à l'Ép. d'Hauteville
par ce matin pour aller
à Paris. adieu. adieu.)

L'at. Richer. Samedi, 26 oct. 1850 ²⁹⁰¹

Il gèle très fort, comme si
j'avais besoin de cela pour être bien assis
de retourner vous voir.

J'ai réfléchi hier à l'Élection avec V. j'en
suis toujours à peu près le même. La nomination
du général Schramm, c'est-à-dire la retraite du
général d'Hauteville, était bien accueillie. Il
n'y a que deux opinions distinctes; celle des
jeunes qui ne veulent que l'ordre et point de
mouvement, et celle des vieux qui voudraient
bien un ^{bon} mouvement, mais qui, ne voyant rien
de prêt ni de probable veulent ajourner
le mouvement et avoir au moins l'ordre.
Pour ces deux opinions, qui sont toute la base
du gouvernement, l'accord de l'Assemblée et
du Président est tout. On le voit rétabli pour
trois mois, et on se content... comme on peut
l'être; car le mécontentement est toujours le
fond. Singulière contrainte! le pays-ci est
plein d'intelligence et de bon sens comme
spectateur; point du tout comme acteur.
Un de mes meilleurs amis, le baron de

D'ailleurs, de qui on a inséré, il y a quelque temps, dans les debat, ce qui a été dit de moi sur le Roi Louis-Philippe, m'a été de Nismes : « De moi qui regrettes amers, ce sont les 24 derniers heures de ce beau règne. Mais il s'était formé à Paris, et dans les environs, une atmosphère qui dénaturait tous les objets. Si on avait pu voir à 50 lieues au delà, ils auraient paru pour leur vrai jour. Ce n'est, je l'avoue, qu'une sorte d'indignation que j'ai lu, dans les articles ou des brochures, écrits par des conservateurs, que l'abdication était, au 24 Février, la seule voie possible ; ce qui veut dire qu'il n'y avait autre chose à faire qu'à consacrer la ruine et le déshonneur du trône et du pays. Ceux qui écrivent de pareilles choses, les avaient, à coup sûr, consultés. Mais, même en ce cas, ils feraient beaucoup mieux de se taire ; car quel est l'homme de bon sens qui travaillerait à la restauration d'un gouvernement déchu et se retirerait devant une émeute de coupe-jarrets, ou se combattrait, et fut-elle même accueillie, par la partie la plus stupide de la population paritienne ? »

Le quin me litait bien à déjeuner et ce que ne voit M. de Daunant, tout pour certain que c'est, sur la présent et sur le passé, la sentiment général de, hommes, gens.

10 heures.

Je reviens mercredi. C'est à dire que je pars mardi soir, et que je serai mercredi chez vous, avant une heure.

Mes amis ont tort de regretter mon billet à Morny. Je ne le regrette pas du tout. Je n'ai pas la prétention que mes paroles, ou mes démarches ne fassent pas orner, ni même qu'elles n'aient aucun inconvénient. Ce que je veux, et ce qui d'uffit, c'est qu'elles aient plus d'avantages que d'inconvénients, et qu'elles fassent faire un pas vers le but. Plus mon but est avoué et public, et il le sera de plus en plus, plus il m'importe qu'on ne se méprenne pas sur mon sentiment et mon attitude du moment, et que je sois, pour ce sentiment et cette attitude, en accord avec le gros bon sens du grand public, qui est celui qui agit en définitive et sur lequel il faut être en mesure d'agir ; ce qu'on ne

peut pas faire au moment décisif si l'on n'a
pas, d'avance et le long du chemin, gagné
la confiance en lui persuadant bien qu'on a
autant de bon sens, en ayant plus de
prévoyance que lui. Je vous en disai plus
long à ce sujet, quoiqu'il soit déjà au
long.

Je ne méfiance pas que Thiers n'attaque
à cette occasion. Il n'en manquera pas une,
bonne ou mauvaise. Les bonnes, par copieuse
d'un profit; les mauvaises, par humeur.

Adieu, adieu. Bientôt nous causerons
au lieu d'écrire. Adieu.

